

The background of the book cover is a photograph of two men, Alain Juppé and Jacques Chirac, from the chest up. They are standing outdoors against a clear blue sky. Juppé, on the left, is wearing a grey checkered suit jacket over a light blue shirt and a dark tie. He is pointing his right index finger upwards and has a slight smile. Chirac, on the right, is wearing a dark grey suit jacket over a light blue checkered shirt and a dark red patterned tie. He has a serious expression.

ALAIN JUPPÉ

# Mon Chirac

*Une amitié singulière*

©Tallandier



MON CHIRAC

## DU MÊME AUTEUR

- Dictionnaire amoureux de Bordeaux*, Plon, 2018.  
*De vous à moi*, autoédition numérique, 2016.  
*Cinq ans pour l'emploi. Vers un nouveau monde*, Lattès, 2016.  
*Pour un État fort*, Lattès, 2016.  
*Mes chemins pour l'école*, Lattès, 2015.  
*La politique telle qu'elle meurt de ne pas être* (avec Michel Rocard), Lattès, 2011 ; J'ai lu, 2012.  
*Je ne mangerai plus de cerises en hiver*, Plon, 2009.  
*France, mon pays : lettres d'un voyageur*, Robert Laffont, 2006.  
*Entre quatre z'yeux*, Grasset, 2001.  
*Montesquieu, le moderne*, Perrin, 1999 ; « Tempus », 2015.  
*Entre nous*, Nil, 1996.  
*La Tentation de Venise*, Grasset, 1993.  
*La Double Rupture*, Economica, 1982.

Alain Juppé

# MON CHIRAC

*Une amitié singulière*

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2020  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-4301-5

« Pour faire de grandes choses,  
il ne faut pas être un si grand génie ;  
il ne faut pas être au-dessus des hommes ;  
il faut être avec eux. »

Montesquieu





## Prologue

*Vendredi 20 septembre 2019*

Je suis à la maison à Paris. Il est environ 11 heures. Je m'apprête à aller prendre mon train pour Bordeaux quand je reçois un appel téléphonique de Claude Chirac. Je comprends que la fin approche. Lors de notre dernière rencontre, le 9 septembre, au dîner des Amis du musée qui porte le nom de son père, je lui avais demandé si je pouvais lui rendre visite, ce que je n'avais pas fait depuis plusieurs mois. Elle m'avait répondu que le moment n'était guère propice mais qu'elle me préviendrait avant qu'il ne soit trop tard. C'est maintenant. Je saute dans un taxi. Elle m'accueille rue de Tournon et me conduit au chevet du Président. Je m'assieds au pied de son lit. Elle nous laisse seuls. Il respire difficilement, dans un demi-sommeil. Il ouvre parfois les yeux mais ne me voit pas. Il est déjà loin. Je reste là, de longues minutes, et nos vies défilent dans ma tête.

*Jeudi 26 septembre*

Vers midi, la réunion hebdomadaire du collège s'achève au Conseil constitutionnel. La nouvelle s'inscrit sur l'écran de mon téléphone : Jacques Chirac est mort. Stupeur. Ce n'est pas pour moi une surprise. Mais je suis frappé de stupeur. Tout d'un coup je sens quatre décennies de ma propre vie s'évanouir.

Les jours qui ont suivi ont été dignes, simples et beaux. Je me suis exprimé dans les médias, notamment au journal télévisé d'Anne-Sophie Lapix sur France 2, le soir même. Elle m'a laissé un long temps de parole. Je n'ai pas pu dissimuler mon chagrin. L'adresse du président Macron aux Français était à la hauteur.

La matinée des obsèques, le lundi suivant, restera dans ma mémoire et dans mon cœur. La messe célébrée à 9 h 30 dans l'intimité, à la cathédrale Saint-Louis des Invalides, était, malgré la solennité du lieu, presque familiale. Bernadette était présente, visiblement très affaiblie. Le célébrant, Mgr Jean-Yves Riocreux, évêque de Basse-Terre en Guadeloupe, ami de la famille Chirac, parlait d'une voix bien timbrée, qui n'était pas vraiment empreinte de tristesse mais plutôt d'une espérance et d'une foi communicatives. On a lu les Béatitudes, qui me bouleversent toujours. Message révolutionnaire qui reste une de mes raisons de me sentir et de m'affirmer chrétien. Martin, le petit-fils, a dit un texte simple et vrai, plein d'admiration et d'affection à la fois pour son grand-père. Claude, admirable, était attentive à chacun.

## PROLOGUE

La messe dite à midi à Saint-Sulpice, en présence d'une vaste assemblée et de nombreux chefs d'État, a échappé à la froideur des cérémonies officielles. On y percevait aussi de l'émotion. Et l'Évangile du jour devait donner à penser aux grands de ce monde rassemblés dans la nef : « J'avais faim et vous m'avez donné à manger. J'avais soif et vous m'avez donné à boire. J'étais nu et vous m'avez habillé. J'étais un étranger et vous m'avez accueilli... » (saint Matthieu 25, 31-40). À l'étonnement des justes qui l'entourent, le Christ répond : « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Rappel utile et peut-être dérangentant pour ceux qui invoquent à tout propos nos racines chrétiennes.

L'ampleur, la profondeur de l'émotion populaire ont pu surprendre. J'ai moi-même été étonné de voir un jeune de 17 ans venir vers moi et me dire : « Je suis bouleversé. C'était mon héros ! » Et moi de rétorquer : « Mais, il y a douze ans qu'il n'est plus au pouvoir ! Que peut-il évoquer pour vous ? » Réponse : « La France, simplement. » Cette empathie entre un peuple et l'homme qui l'incarne est une alchimie qui ne se prête pas toujours à l'analyse car c'est un élan du cœur.

Je me suis demandé si mon témoignage ne venait pas trop tard. Et puis je me suis dit que, une fois retombé le bruit des cérémonies, des discours, des hommages venus de tous nos territoires et de tous les horizons, il y aurait toujours place pour une parole plus tranquille, mûrie par le temps qui passe. Alors, j'ai repris ma plume.



## Introduction

Pourquoi ai-je envie d'écrire aujourd'hui à Jacques Chirac ? Nous avons eu tant d'occasions de nous parler ! Ne lui ai-je pas déjà tout dit ? Je ressens pourtant le besoin de m'adresser à lui, en direct, simplement, franchement. Exercice difficile si je veux éviter tout artifice. Je sais ce que je ne veux pas faire. Par exemple trouver un moyen détourné d'écrire mes mémoires, encore que je parlerai forcément beaucoup de moi. J'ai en revanche relu les *Mémoires* de Jacques Chirac qui sont, pour moi, une mine de souvenirs. J'y trouve la confirmation de bien de mes intuitions. Je ne prétends pas non plus faire œuvre d'historien en plongeant dans les archives pour vérifier chaque fait, chaque date. On me pardonnera quelques approximations ou quelques confusions. Je ne veux pas davantage collectionner les anecdotes, et notamment les détails croustillants, les méchancetés largement distribuées, les règlements de compte avec les adversaires que j'ai affrontés en quarante ans de vie politique... sans oublier, exercice plus

savoureux encore, mes propres amis. Non ! Je veux laisser parler mon cœur et raconter, au fil de la plume, cette aventure assez rare vécue par deux hommes fort dissemblables et qui cependant ont tissé entre eux un lien de confiance indissoluble.

Je n'appartiens pourtant pas au premier cercle, celui de la famille. Si l'on additionne les effets de ma réserve naturelle – qui m'a valu ma réputation de froideur – et de celle, sans doute différente mais réelle, de Jacques Chirac, on comprend facilement que nous ayons gardé quelque distance. Ce qui ne nous a pas empêchés de constituer une sorte de couple, j'ose le mot, un couple politique original. Si je survole l'histoire de la V<sup>e</sup> République, je trouve peu d'exemples d'attelages Président/Premier ministre qui, jusqu'au bout, aient tiré en harmonie le char de l'État.

Jacques Chirac m'a donné toutes mes chances en politique. Il m'a fait gravir très vite, trop vite ?, les marches du pouvoir, jusqu'aux plus hautes, ou presque. Je pense lui avoir apporté ma loyauté, mes compétences, et ce que j'avais d'énergie. Je n'ai certes pas l'intention de poser sur les plateaux de je ne sais quelle balance les poids respectifs de nos actes. Je veux simplement dire le bonheur d'avoir fait ce que j'ai fait.

# I

## COMMENCEMENTS





## *Première rencontre*

« Monsieur le Président,

En politique tout le monde se tutoie, dès la première rencontre. On s'étonne souvent que je ne vous tutoie pas. Et réciproquement. Au bout de quarante-trois ans ! L'explication est simple. Quand je vous ai adressé la parole pour la première fois, vous étiez Premier ministre en exercice. C'était en 1976. À 31 ans, longues études faites, je quittais juste la « tournée », comme on dit à l'Inspection des finances, c'est-à-dire la période de quatre années que les jeunes inspecteurs, fraîchement sortis de l'ENA, consacrent à la vérification des services extérieurs du ministère des Finances et, plus généralement, des organismes qui reçoivent des fonds publics. J'avais passé de longs mois en province à inspecter des perceptions, des bureaux de douane, des services fiscaux, mais aussi des hôpitaux, des offices d'HLM... et même, à l'étranger, les services culturels de nos ambassades. Je m'apprêtais à rejoindre l'une des grandes directions de ce qu'on n'appelait pas encore Bercy. Plus précisément la direction du Budget. Un beau

jour de printemps, j'ai reçu un coup de téléphone de votre directeur de cabinet me convoquant à Matignon le samedi suivant. Suspense. Je mis ma plus belle cravate, mon plus beau blazer et je fus exact au rendez-vous... dans mes petits souliers.

Le directeur de cabinet du Premier ministre s'appelait Jérôme Monod. Je connaissais sa réputation d'homme d'action. Je savais que, s'il avait une proposition à me faire, il n'irait pas par quatre chemins ; il me donna, en effet, 48 heures pour accepter ou refuser d'entrer dans votre équipe pour m'y occuper de diverses questions économiques sur lesquelles, en tant qu'inspecteur des finances, j'étais censé avoir quelques lumières. Mais vous cherchiez aussi à muscler la cellule de collaborateurs qui préparaient vos discours. J'étais le normalien sachant écrire qu'on recrutait comme « nègre » – c'est le terme qu'on osait encore employer à l'époque. Vous étiez donc Premier ministre et j'étais un modeste conseiller technique à votre cabinet quand nous fîmes connaissance. Je ne me souviens plus très bien si notre première rencontre eut lieu à l'occasion de cette visite à Jérôme Monod ou plus tard. Je sais en tout cas que vous avez fait irruption en coup de vent dans le bureau de votre directeur de cabinet qui jouxtait le vôtre, que vous m'avez gratifié d'une solide poignée de main et de quelques banales paroles de bienvenue. Il était évidemment hors de question que, dans ce contexte, je vous tutoie. Nous avons, au fil du temps, gardé cette habitude. C'est avec surprise que, bien des années plus tard, je vous ai entendu m'accueillir, chez vous, d'un sonore :

« Alain, comment vas-tu ? » L'âge et la fatigue avaient fait leur œuvre. Mais j'en ai été tout retourné.

Rétrospectivement, je me suis fait mon petit cinéma. J'ai raconté que, dès l'abord, vous m'aviez interrogé sur mon intérêt pour la politique et prévenu que, pour avoir l'écoute des électeurs, il fallait aimer « tâter le cul des vaches ». L'anecdote est probablement fausse. On vous a souvent prêté cette phrase, très « corrézienne ». C'est pourquoi, aujourd'hui encore, je continue d'y croire. Il faut sacrifier à quelques clichés. Ce qui reste clair en revanche dans ma mémoire, c'est l'impression que vous m'avez donnée, celle d'une présence physique qui occupait tout l'espace, d'une stature due à la taille, mais aussi à l'énergie que vous dégagez.

### *Chaban et Chirac*

Quelle idée me faisais-je de l'homme politique que vous étiez en 1976, moi qui n'avais à l'époque aucun engagement partisan ? En bon Landais, j'avais pour référence la haute figure de Jacques Chaban-Delmas, le « duc d'Aquitaine ». À droite, chez les gaullistes, dans la région en tout cas, personne ne contestait vraiment son leadership. Lors de l'élection présidentielle de 1974, j'avais naturellement voté pour lui au premier tour ; et je m'étais sans état d'âme reporté sur Giscard au deuxième. Je ne m'étais pas interrogé sur la position que vous aviez prise avec 43 parlementaires et ministres gaullistes en faveur de Giscard contre le candidat de votre propre parti, avant même le premier

tour. S'agissait-il d'une trahison ? Ou d'un courageux acte de lucidité politique ? Dans vos *Mémoires*, vous vous expliquez en ces termes : « [Ma] conviction est simple : je ne crois pas que Chaban, qui fait figure d'homme du passé en dépit de son projet de "nouvelle société", ait la moindre chance de l'emporter face à Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand qui, chacun à sa manière, incarnent le changement auquel aspirent les Français. J'ai le sentiment de surcroît, pour ne pas dire la certitude, que Georges Pompidou n'eût pas soutenu sa candidature, préférant à tout prendre celle de Giscard, dont il estimait davantage les qualités intellectuelles<sup>1</sup>. »



C'est le deuxième argument qui me paraît décisif. Le « maître » de Chirac en politique, c'est Pompidou ; c'est le terme qu'il emploie pour le désigner dans le magnifique hommage qu'il lui rend après sa mort : « Un maître en esprit. Un maître en sagesse, en courage. Un maître dans l'action, dont nous aurons désormais le devoir de poursuivre l'œuvre inachevée<sup>2</sup>. » La filiation de Jacques Chirac au sein de la famille gaulliste, c'est Pompidou, ce n'est pas Chaban. Si l'on ajoute que l'entourage de Pompidou ne tenait pas Chaban en haute estime et que Pierre Juillet et Marie-France

---

1. Jacques Chirac, *Mémoires*, t. 1, *Chaque pas doit être un but*, Paris, Nil Éditions, 2009, p. 167.

2. *Ibid.*, p. 162.